

On se mesure entre pharaons

Impressions, colline de Chaillot

Vincent Message

Ç'a été planifié. Ce n'est pas un quartier que modèlent les habitants, chacun bricolant son resto ou la petite librairie qu'il a toujours voulu fonder. Des puissances se sont penchées sur ce berceau. Et, quoi qu'on pense du résultat, il faut savoir que ça aurait pu être pire.

Nous avons échappé à la gigantesque statue de Napoléon que fantasmait Hector Horeau en 1841. Et en 1865, à cette autre statue colossale, proposition du même Horeau, décidément très inspiré : *la France intelligente éclairant le monde*. On espère au moins qu'elle se serait servie d'ampoules basse consommation. À l'époque non plus, autrement dit, on ne faisait pas dans la dentelle. Malgré notre grandiloquence chronique, il n'est même pas exclu que nous ayons légèrement progressé.

Sous l'aspect qu'on lui voit, le palais de Chaillot date de 1937. Le 25 mai, alors que s'ouvre l'exposition universelle, Big Brother regarde Big Brother. À main droite, ne vous privez pas d'admirer l'ouvrier et la kolkhozienne qui couronnent le pavillon de l'URSS ; leurs vêtements ont des plis sévères ; ils célèbrent les amours inénarrables de la faucille et du marteau. À gauche, leur donnant la réplique, l'aigle nazi : ailes repliées, simulant le repos, il est prêt à prendre son envol et à planter son drapeau sur tous les sommets parisiens. L'ensemble forme un tableau touchant. On le rebaptiserait volontiers : moustachue et falote, la France tend ses deux joues au totalitarisme.

Par quelle mystérieuse cécité les moustachus de la III^e République ont-ils toléré ça ? Comment ont-ils pu voir ce spectacle sans frémir ? On commence par penser que c'étaient les architectures de l'époque. Tout le monde donnait dans le monumental. Ou bien ils avaient peur, n'osaient rien faire, et cette exposition était déjà comme un Munich. Mais c'est peut-être aussi parce qu'au-dessus des pavillons allemand et soviétique, un symbole français continuait de dominer le paysage.

Car personne ne l'ignore : cette colline est un belvédère. C'est de là qu'on la voit le mieux. C'est pour elle qu'on descend les jardins en pente douce et qu'on franchit la Seine. À la regarder – bergère ô Tour Eiffel, trois ans plus tard dévorée par les loups – c'est la même démonstration de virilité primitive qui se poursuit. Bien qu'il soit entendu que la taille ne compte pas, c'est tout de même bien réconfortant de savoir qu'on a la plus

grosse. Et c'est ce que rumaient dans leur inconscient sinueux les promeneurs parisiens du printemps 1937.

Depuis des millénaires, quand les puissances se penchent sur le destin d'un lieu, elles montrent une propension à verser dans le grandiose. Voilà pourquoi on les surnomme : les pharaons. Le point commun des pharaons c'est qu'ils se foutent du monde ; ils ont la tête ailleurs. Mégalomaniaques, souvent multirécidivistes, ils se bercent d'un dialogue avec les figures vagues qu'ils ont envie d'apercevoir dans le ciel et que tantôt ils appellent Dieu, tantôt nation, Histoire. Sur le papier, rien ne leur paraît trop grand. Soucieux d'en mettre plein la vue, ils oublient que les dimensions du corps humain ne changent pas. Ce n'est qu'ensuite, lorsque des hommes réels ont à se mouvoir entre leurs coups de crayon utopiques, que ce gigantisme se montre sous son vrai jour, celui d'une disproportion qui peut parfois nous exalter, mais s'avère oppressante quand on fréquente les lieux au quotidien.

Simple promeneur de la colline de Chaillot, on sent qu'il est vital de renverser la tendance. Suffit, les pharaons. Comment est-ce qu'on s'y prend pour donner un peu de place aux hommes ? On ne nous a pas rendu la tâche facile. Raison de plus pour s'y atteler : il faut imaginer, maintenant.

« Alors, mon ami ? Parapluie, Tour Eiffel ? Casquette, écharpe, *hello my friend* ! »

« Rapprochez-vous, le spectacle va commencer. *Sit down* ! En français pose ton cul. J'échauffe ma voix. *I échauffe my voice*. On est en famille, n'ayez pas peur. Venez viens mademoiselle. Il

va falloir que vous soyez ultra motivants. *We need your energy. Don't sleep.* Soyez pas cadavres. Puisque le spectacle va commencer. Mesdames et messieurs, ça va bien aujourd'hui ? J'entends rien. Comment ça va-t-y bien ? *Great ? Great !* »

En fait, Chaillot parvient à vivre car les foules sont légères. Multitudes zigzagantes, elles se moquent de savoir le pourquoi et le comment des bâtiments qui les entourent. On est là pour faire son déjeuner sur l'herbe, marcher en talons hauts sur les inscriptions qui parlent de droits de l'homme, sans leur jeter un regard. Trêve de grands mots, et pas d'éternité qui tienne : on est ici, avec cette brise, dans le sourire de l'instant.

À propos de sourire : chaque jour, des milliers de fois, le rituel se répète, un peu usé et ridicule comme sont les rituels, et comme eux somme toute émouvant. C'est une personne debout ; entre ses doigts, à la hauteur des yeux, elle fixe l'écran à cristaux liquides brouillé par le soleil ; trois mètres plus loin, deuxième personne, le modèle, tout sourire, un tantinet crispé, rajustant au petit bonheur la chance les mèches que le vent décoiffe ; deux kilomètres derrière, enfin, la Tour Eiffel, star et icône, en gris indémodable. Les amoureux les plus timides ou les moins désireux de sortir de leur bulle se livrent à quelques contorsions pour se prendre tout seuls en photo, blottis l'un contre l'autre, puis échangeant ce baiser que les nuages d'Ile de France bénissent de leurs doigts blancs. On en prend une troisième, pour être sûrs. Pas mal du tout. À ajouter à la série : *Nous et les monuments les plus célèbres du monde.* Car voilà, n'est-ce pas, une bonne chose de faite. Un nom de plus coché dans la liste de ces lieux qu'il faut avoir vus au moins une

fois avant d'obtenir des autorités compétentes la permission de mourir.

Les derniers cars repartent. Sur l'esplanade, les rares promeneurs marchent d'un pas plus nocturne. Tandis que l'icône scintille – et on avoue qu'elle fait ça bien – les statues d'or, dans un soupir, descendent de leurs piédestaux. On ne leur a pas jeté beaucoup de pièces aujourd'hui. L'art difficile de l'immobilité leur est devenu si naturel, malgré les crampes, l'ennui et tous les autres obstacles, qu'on finit par ne plus remarquer leur performance. Cela fait des mois maintenant que les *street dancers* à la tchatche la plus débridée cherchent à les convaincre qu'il serait temps de se reconvertir. Passant derrière elle, leur soufflant dans la nuque, effleurant la chair lourde de leurs seins allégoriques, ils affirment que l'avenir est dans le mouvement, et l'érotisme aussi d'ailleurs.

« L'immobilité, petite sœur, c'est mort. Tu te laisses enfermer. Continue comme ça et ce parvis sera ta tombe. »

À ces remarques au pragmatisme tout masculin, elles répondent en belles éplorées. Elles ne veulent pas qu'on les conseille. Juste qu'on les écoute.

« C'est terrible, tu sais. Plus personne ne me regarde. Il n'y en a que pour vous, la musique à pleins tubes et les saltos arrière. Et pour le grand machin d'Eiffel. Moi je ne sais même plus qui je suis censée représenter. Je suis une statue ; j'ai une natte ; une cape jetée sur les épaules ; des oiseaux dans les mains. Visiblement je suis un symbole, mais un symbole de quoi ?

– Bébé, ne te plains pas trop. Lorsqu'on t'a embauchée, tu savais bien que ce serait pour faire de la figuration. Toi tu es demoiselle d'honneur, tu annonces la mariée, tu conduis le regard vers l'autel. C'est toujours comme ça à Paris. Ici, on aime créer de la perspective, pour que personne ne se trompe, que même les plus distraits sachent vers quel grand machin c'est le moment de regarder. Et puis c'est cruel le show-biz. Ne me dis pas que tu as vraiment espéré pouvoir te faire ta place ? »

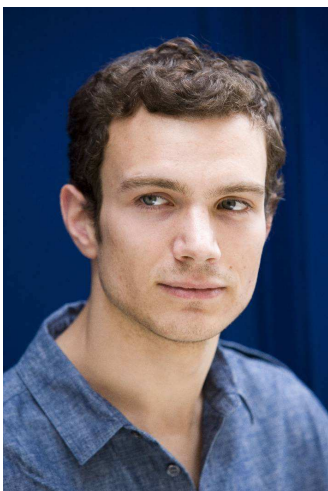
Les vigiles se rapprochent pour ne rien perdre de ce duo amoureux. Profitant de la situation, des dizaines de petites Tour Eiffel glissent discrètement de l'anneau de métal ondulé où leurs vendeurs les retiennent captives. Un peu pataudes d'abord, embarrassées de leurs pattes éléphantiques, elles se dispersent sur le parvis et vont libérer les autres. Une fois qu'ils ont osé sauter des hauteurs vertigineuses de leur stand, les hot-dogs prennent de l'assurance et rebondissent sur leur coussinet de chair grasse avec une expression de bonheur extatique. Moutarde main gauche, bouteille de ketchup au poing droit, ils arrosent copieusement le parvis, s'essayent à des glissades. Après des années de frustration, les appareils photo aussi ont droit à leur revanche. À leur tour de soigner leur image. Ils expliquent à de sympathiques portefeuilles de cuir sur quel bouton il convient d'appuyer, puis prennent la pose. De trois quarts, c'est plus avantageux. Le zoom un peu sorti, pas trop quand même – ça jetterait une ombre sur le bas du visage.

Entraîné par les sacs de contrefaçon, qui bien entendu sont anxieux d'exercer leur jugement esthétique en contemplant de vraies œuvres d'art, tout ce petit monde descend l'avenue du

président Wilson jusqu'au palais de Tokyo et se faufile dans les salles désertes du Musée d'art moderne. Face aux Braque et aux Picasso, les cannettes de Coca Light, trop jeunes pour avoir connu ça, se mettent à se demander à quoi pouvait ressembler la vie à l'Estaque aux alentours de 1900. Les regards se perdent entre les pins parasols, vers cet azur qu'on toucherait presque. Un peu plus loin, les femmes de Modigliani tirent des figures mélancoliques. Leurs yeux font de grands trous bleus par quoi le monde s'échappe.

Pourquoi refuser l'évidence ? Ces objets-là aussi attendent d'être libérés. Les voilà cloués à ces murs, dans le silence muséal, et victimes eux aussi de ce sort pétrifiant qui condamne à l'invisibilité. Si du jour au lendemain, en revanche, ils venaient à disparaître, on en reparlerait un peu. Ils feraient la une des journaux ; sortiraient de cet état d'apathie. Les gardiens font leur ronde, mollement. La surveillance n'a pas l'air très au point. On les décroche ? Qu'à cela ne tienne, on les décroche.

Alors, esquivant les caméras de surveillance, rasant les murs pour ne pas être happée dans le faisceau lumineux que projette la Tour omnisciente, cette foule de fétiches disparaît dans la nuit de printemps, tandis que retentissent les premières notes d'un générique guilleret et que s'affichent une à une sur l'écran, avec une certaine cruauté, les lettres des mots *THE END*.



Vincent Message est né en 1983 à Paris. Paru en 2009 aux Éditions du Seuil, son premier roman, *Les Veilleurs*, explore l'univers mental d'un rêveur qui commet un meurtre en pleine rue. Salué par la critique comme un des événements de la rentrée littéraire, il a été récompensé par le prix Laurent-Bonelli Virgin Lire.

www.vincentmessage.com

Ce texte a été commandé par le Théâtre National de Chaillot dans le cadre du festival Imaginez maintenant, en partenariat avec la Maison des Écrivains et de la Littérature.

La manifestation est une initiative du Conseil de la Création Artistique et du Ministère de la Jeunesse et des solidarités actives.

A Paris, elle est organisée par le Théâtre National de Chaillot, la Cité de l'architecture & du patrimoine, le Musée d'Art moderne de la Ville de Paris et le Palais de Tokyo, en partenariat avec la Ville de Paris.

mél

